

La "d'recte"

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 15

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205896>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA « DIRECTE »

Les Neuchâtelois appellent la *Directe*, la voie ferrée qui du chef-lieu de leur canton se dirige presque tout droit sur Berne en passant par Anet. Montreux, depuis trois jours, a aussi sa *Directe*. C'est le Montreux-Glion. Il existe, à vrai dire, entre ces deux endroits, une autre *Directe*, beaucoup plus ancienne : le sentier dit du Télégraphe ; mais, comme il n'est qu'à l'usage des piétons ayant bons poumons et bons jarrets, nous ne le mentionnons que pour les attardés qui persistent à se servir de leurs jambes pour aller à la montagne. Et Territet, direz-vous, Territet n'est-il pas relié à Glion par la plus directe de toutes les *Directes* ? Nous ne disons pas non ; mais la *Directe* de Territet-Glion n'est pas une *Directe* pour les habitants de Montreux, puisqu'elle les contraint à passer par Territet. Y êtes-vous ?

On a donc inauguré mercredi le Montreux-Glion. Echarpant le mont sur lequel est assis le Righi vaudois, la ligne offre une succession ininterrompue de beaux tableaux sur le lac et les Alpes, ainsi qu'une vue plongeante sur les innombrables hôtels de la Nice du Léman. A considérer ceux-ci, on a peine à croire que l'aspect de Montreux était encore, il y a trois quarts de siècle, tel que le dépeint Juste Olivier :

« Les vergers de Montreux courent au lac avec leurs noyers inclinés droit sur la pente. Arrondies et sveltes, gracieuses et fermes, les croupes des montagnes forment ici d'alpestres promontoires, semés de blancs chalets. Lorsque le vacher quitte sa couche de foin pour surveiller les génisses, il voit à ses pieds, dans la profondeur le golfe noirâtre étinceler d'un reflet métallique sous les sapins, et à ce spectacle nocturne, le père *huche* par un long cri de salut et de joie. Le sol se replie en cent façons charmantes, entre le lac et les dernières ondulations de la Pléiade. Les hameaux descendent des collines au milieu de flots de feuillage qui semblent les rouler avec eux. Parmi les ceps, le maïs se balance comme un roseau. Les lauriers et leurs baies noires, le grenadier et sa fleur de corail bordent les terrasses ; et le figuier mêle ses larges feuilles sombres aux grappes violettes qui pendent autour des murs. »

Et la contrée de Montreux vue à l'aurore, la reconnaissiez-vous dans ce passage du même auteur :

« L'aube a cueilli les roses qu'elle effeuille sur les Pics du Midi. Messenger du soleil, un long rayon franchit la noire crête d'Arvel et se pose sur les eaux, où Naye projette l'immense pyramide de son ombre. Par les échancures des torrents, le soleil coule avec la limpidité du matin dans le lac que la grève enlace de ses gracieux replis, comme une bordure blanche à un tapis d'Orient. Les grands châtaigniers baignent dans la lumière qui les inonde, leur chaud feuillage, leurs formes vives, distinctes, mais arrondies moëlleusement. Des habitations et des campagnes, de la plaine et des hauteurs, s'élève le bourdonnement confus du réveil. Ainsi brillent

de sereines journées sous l'aile des montagnes. Ainsi passent le matin et le soir d'un peuple qui a toujours mené laborieuse vie, sans songer à sortir de son obscurité, et qui, avec des mœurs et une existence originales, s'en est peu soucié et a peu fait parler de lui. »

Il s'est bien rattrapé, bon poète, ton peuple obscur, et le coin de terre qu'il habite est connu maintenant des voyageurs du monde entier.

Selon Martignier, c'est à ses femmes que Montreux doit, essentiellement, l'aisance générale dont on y jouit. La femme de Montreux, dit-il, est très remarquable par son travail, sa propreté dans la tenue de la maison, son esprit d'ordre et d'économie et même par sa culture intellectuelle. « Elle a ceci de particulier et qui la distingue avantagusement, c'est que, quelle que soit sa fortune, elle ne joue pas à la dame ; elle reste dans sa position, qu'elle occupe dignement et noblement. Cela faisait dire à un homme de beaucoup d'esprit qui connaissait beaucoup Montreux : Il est plus facile de faire une duchesse d'une fille de Montreux que d'une dame de nos petites villes. »

Ce portrait est vrai encore aujourd'hui. Demandez-le seulement aux voyageurs qui ont pris la *Directe* à Montreux. Ils l'ont reconnu sur les traits de plus d'une des charmantes spectatrices qui assistaient au départ et à l'arrivée des trains du M.-G.

Arrivés à Glion, ils ont eu bien de la peine, en revanche, à se représenter le petit hameau dont parle le doyen Bridel et qui, en 1808, n'était habité que « par quelques familles uniquement occupées du soin des troupeaux et du trafic du bois ». Tous les efforts de leur imagination ne leur ont même pas permis de reconstituer l'image du Glion d'il y a cinquante ans, du Glion où l'on célébrait une fête champêtre appelée « la fête des cerises », qui attirait « beaucoup de personnes de Vevey et des villages voisins » ; du Glion possédant « une auberge modeste et excellente » qui recevait « en pension les étrangers et les gens du pays désireux de passer une saison dans ce pays charmant. »

Glion est aujourd'hui un faubourg de l'hôtellerie citée de Montreux et le point où convergent trois chemins de fer : le Glion-Naye, le Territet-Glion et le Montreux-Glion (*Directe*).

Une chose cependant y est demeurée la même : la magnificence du paysage. N'est-ce pas l'essentiel, et n'y a-t-il pas là de quoi contenter également ceux qu'attriste la métamorphose de notre pays et ceux qui ne rêvent que « palaces-hôtels », crémaillères, funiculaires, lignes électriques et *Directes* ?

V. F.

ENTENDU

Deux cas de logique infantine.

Toto écoute sa tante Amélie qui cause avec sa mère.

— Oui, ma chère, fait celle-ci, demain je servirai à mes visites une tarte exquise !

Toto interrompt :

— Tu me permets de venir aussi chez toi, tante chérie ?

— ...Mais... mon mignon...

— Dis oui, j'aimerais tant manger de cette tarte !...

— ...C'est que vois-tu, elle est un peu petite.

Il n'y aurait pas assez pour tout le monde...

Toto réfléchit, puis conclut :

— Eh bien, il y en aura toujours assez pour moi, bonne tante Amélie... tu me serviras le premier.

*

Monsieur X. est très lyrique. Il parle généralement en termes choisis, même poétiques.

L'autre soir, en se promenant, il montrait à sa fillette les étoiles qui, une à une, s'allumaient au firmament.

— Regarde les merveilleux clous d'or, fit-il.

— Les clous d'or, répondit l'enfant, alors, papa, est-on au moins sûr que le bon Dieu les enfonce bien dans son ciel... pour qu'ils ne tombent pas sur nos têtes ?

A. S.

ONNA TITA DURÉ

CHOUMACRE était on ridou cò. L'iré on Allemand qu'étaï venià du lou gouguichebergue à Vellars-Gollioz, pô s'installà coumeint couvreu et fasi assebin lou fontani quand l'occasion sé préseintavé.

On dzo que l'étaï occupà à fèrè des réparachons ao cliotzi dau pridzou, mon pourron dròlou liqué dau ta et tzi, la tita la premiré, chu les zégras dé la porta d'entraïe !

On lou creïa éterti et pas onna n'âma n'osavé alla po lou ramassa.

Aprì on moment, on lou vei que sé frotté on bocon la frimousse ein se rèvevant, têt ein sé véreint à drâte et à gautze pô vouaiti se caucou lou guègnie, se gratté la tignasse, ramassé sa carlette, vouaité l'haora au relodzou et de au Pasteu qu'étaï vegna po lou soigni :

— Che fois, il être pientôt miti, bas la peine remonter sur le toit afant aller mancher la soupe !

— Cein que c'est, quand mimou, que cliuau tîtés dé staufiro ! San tot para ridou durés.

MÉRINE.

Il faut s'entendre. — Un factionnaire était placé devant la grille d'un palais, avec ordre de ne laisser entrer personne.

Un passant se présente.

— On n'entre pas, fait le factionnaire, plaçant son fusil en travers de la grille.

— Mais je ne veux pas entrer ; je désire seulement sortir de la rue.

— Ah ! alors, si c'est pour sortir, vous pouvez passer.

La langue qui fourche. — L'autre jour, le régent de Z., entrant dans sa classe, surprit, campés sur son pupitre, deux élèves en train de faire des singerie.

— Naturellement, fit-il, on ne voit jamais au pupitre que les plus gros ânes de la création !